

INTRODUCTION¹

En 1912, *The English Review* publia une nouvelle d'une auteure alors inconnue, F. Tennyson Jesse. Œuvre percutante, elle attira l'attention du célèbre dramaturge, H. M. Harwood, qui y voyait une éventuelle pièce de théâtre. Il fit une lettre pour demander l'autorisation de représenter cette histoire sur les planches et l'adressa sans hésitation à « Mr. Jesse ». Cette confusion a dû se rencontrer souvent dans la vie de Fryniwyd Tennyson Jesse. De nos jours, elle arrive encore aux écrivains qui, signant leurs œuvres, ne jugent pas utile de brandir leur genre en étendard. Fryniwyd pensait peut-être qu'en signant d'un « F. Tennyson Jesse » bien neutre, en profession-

1. Cette introduction de Bob Leeson, auteur britannique, a été publiée dans l'édition de 1981 en préambule à *Moonraker* chez Virago (coll. Virago Modern Classics). Traduction de Marie-Yvonne Guyon.

nelle, elle éviterait toute considération spécifique ou condescendance.

Elle devint une auteure reconnue. Pas un *best-seller*, mais en ayant publié dès 1912, continué à écrire des scénarii pour la télévision en 1958 avec, entre-temps, quantité de textes qui se sont bien vendus, on peut s'estimer populaire. Quiconque a été correspondant de guerre pendant deux guerres mondiales est forcément particulier. L'épopée du *San Demetrio* torpillé, récupéré par l'équipage qui sut ramener à son port le navire endommagé, reste un classique journalistique de la Seconde Guerre mondiale. De fait elle réalisa plus de prouesses que la plupart des auteurs, mais elle ne put échapper à des commentaires comme celui du critique A. C. Ward : « Ses livres sont plus intenses et vivants que ceux d'aucune autre femme écrivaine en Angleterre. »

Des « compliments » de ce genre, comme celui d'être appelée Mr. Jesse, l'ont bien sûr accompagnée toute sa vie. Cependant, dans sa vie professionnelle qu'elle partagea d'ailleurs avec H. M. Harwood, elle apprit à les prendre avec humour. Son écriture reflète quelquefois un esprit narquois. Mais le fait qu'une femme ne puisse être « elle-même », ou plutôt ne puisse s'assurer la reconnaissance de son cercle professionnel et créatif qu'en récusant une part d'elle-même, a dû peser lourd sur sa carrière. Joanna Colenbrander, proche collaboratrice de

Tennyson Jesse pendant une grande partie de sa vie d'auteure, disait d'elle:

« C'était une féministe habile, enjouée, un peu clandestine, qui ne se refusa jamais un plaidoyer adroit pour la dignité et l'indépendance de la femme. Ceci revenait de façon à peine voilée dans ses livres, ses lettres, ses conversations quoiqu'elle n'a jamais participé à un mouvement féministe ou autre. Elle était solitaire. »

Une de ses œuvres les plus connues, *A Pin to See the Peepshow*, raconte la quête scandaleuse d'une femme pour vivre comme elle l'entend. Mais, lorsqu'il s'agit de déterminer les ambiguïtés et ambivalences de la vie d'une femme qui voudrait réaliser tout ce à quoi elle aspire et non uniquement ce que la société tolère, elle ne fait ses plus claires déclarations [...] ni au théâtre, ni dans un essai. Elle le fait dans *Moonraker*, roman d'aventures typique des années 1920. Publié en 1927, quand on pouvait encore écrire et illustrer de sa propre main, pour adulte et jeune public, ce genre d'histoire de navigation et de pirates.

Fryniwyd était une navigatrice hors pair, bien meilleure que son modèle Robert Louis Stevenson. Elle savait tout des bateaux, des marins et des capitaines, et le fait largement savoir presque un peu trop dans les [...] pages de ce récit. De même, le lecteur entend bien le débat sur le sort réservé aux femmes par la société dans le contexte plutôt

improbable qu'elle utilise : le début du XIX^e siècle, les guerres napoléoniennes, les bateaux pirates, les naufrages, avec les jeunes pédants Français dits Mounseers, avec ces Barbara Cartland, qui disent « Ciel, Monsieur ! » On trouvera aussi : « Certes je vois comme tous ceux de votre sexe ce qui est admirable chez une femme. Amabilité, fragilité, douceur, et même si j'ose dire, une délicieuse faiblesse », ou encore « Santé, vigueur et courage, ne vaudraient-ils que pour un homme ? Une femme doit-elle avoir la taille serrée outre mesure, être peureuse, et prude à l'excès ? » Le lecteur trouvera plus que tout cela. Dans les quatre chapitres vibrants qui constituent le dénouement de ce petit livre, on y trouve une inoubliable incarnation de la rébellion féminine.

Moonraker contient un autre message à ajouter à celui de la libération de la femme : il propose, indissociable du féminisme, un manifeste en faveur de la liberté du peuple noir. Jamais auparavant, et très peu depuis, on a pu rencontrer ces deux engagements, voisins et rapprochés, de façon aussi pertinente et dramatique. Les retrouver dans un même roman d'une jeune Anglaise de la haute bourgeoisie, descendante de capitaines au long cours, de négociants en charbon, mais aussi du poète lauréat Tennyson, est chose remarquable. Qu'ils aient été unis dans l'histoire écrite en 1927,

au jeune moussaillon Jacky, héros qui tient de Marryat, de Stevenson et de Herbert Strang, est plus remarquable encore.

En 1920, on en avait presque fini avec les récits d'aventures historiques, produit de décennies de la pensée victorienne. Des auteurs comme Naomi Mitchison et Geoffrey Trease, qui plus tard allaient donner vie à ce genre nouveau, par l'esprit et par le style, étaient encore loin de marquer leur époque. Geoffrey Trease le dit bien dans son essai *The Thorny Paradise*, édité par Edward Blishen (Kestrel, 1957) :

« Une telle histoire en 1920 ou 1930 risquait de n'être que fossile renfermant les restes caractéristiques d'une autre datant de 1880 ou 1890 : les Anglais gagnaient toujours. Un Anglais vaut deux Français qui valent quatre Allemands, qui valent un nombre indéterminé de non-Européens... Les gens du peuple entrent dans les catégories de simples paysans, serviteurs fidèles, populace gouailleuse. Les Cavaliers étaient nobles personnes, ainsi que les aristocrates français à qui l'on ne pouvait reprocher que le malheureux handicap de n'être pas nés anglais. »

À cela on pourrait ajouter le fait que les femmes étaient maintenues à leur place avec rigueur, place que Naomi Mitchison allait dénoncer dans ses romans de « l'Ancien Monde ».

Moonraker, en 1927, empruntant une métaphore marine, allait porter un coup dans l'étrave du roman d'aventure d'autrefois. Il est bien regret-

table que F. Tennyson Jesse n'ait pas été reconnue plus tôt pour sa contribution prépondérante aux changements apportés à ce genre littéraire. En effet, filant la métaphore, nous regrettons de constater que ce petit roman, publié aux États-Unis et en Suède, ait ensuite sombré corps et âme. Dans ma vie de lecteur qui commença en 1930 et qui embrassa tout ce qui s'écrivait de romans d'aventures, le meilleur comme le pire ou le plus laid, je n'ai jamais croisé ce *Moonraker*. [...]

Moonraker a les yeux plus gros que le ventre, comme la plupart des histoires qui bousculent le statu quo. Toutefois, F. Tennyson Jesse y trouve le style dans lequel elle excelle, colle à sa véritable identité. Les magnifiques quatre derniers chapitres, point d'orgue mémorable par l'action qui s'y déroule, par la mise en lumière de la condition des hommes, des femmes et de la liberté humaine, deviennent passion, vie intense et grisante.

Jacky, jeune matelot sur le *Moonraker*, visage fin et bouclettes, a la révélation du futur par une sorcière : il voit deux visages, un triste, noble, noir, l'autre, joli, teint mat, un homme à première vue, mais enfin, ne serait-ce pas une femme ?

Capturé par le capitaine Lovel, vrai démon et dernier des pirates, Jacky doit remettre en question ses stéréotypes bien ancrés. Les pirates sont des humains, après tout. Mais attendons la suite. Après de nouvelles aventures, notre jeune moussaillon

rejoint Toussaint-Louverture le libérateur de Haïti, dans un combat de guérilla contre les armées de Bonaparte, puis il découvre les sinistres généraux noirs, Christophe et Dessalines.

Ces deux-là lui font peur, mais il adore Toussaint. L'auteure ne cherche pas à appréhender la situation de ces combattants de la liberté qui valent ce que valent les meilleurs des Blancs. Le lecteur est invité à les accepter comme ils sont. La description d'une cérémonie vaudou qui ne vaut pas mieux que le carnage pratiqué à bord du bateau pirate pose les limites de l'acceptation d'un autre monde possible, de même que le portrait de Christophe et de Dessalines en « sauvages ». Ces remarques n'interdisent pas mon plus grand respect pour l'auteure et la reconnaissance qu'elle était à des années-lumière d'avance de l'attitude littéraire conventionnelle de son temps. [...] Un auteur capable de mettre les mots suivants dans la bouche de Toussaint, ne pouvait que savoir de quoi il parlait. Le chef noir souriant mais triste parle de Raoul, jeune noble français aux convictions libérales : « Oui, il aime la liberté, c'est une déesse qu'il admire, mais ici, nous ne nous battons pas pour un idéal ; nous voulons la liberté de nos gestes, de nos corps. Qu'ils ne soient pas les outils de causes injustes. »

Ce n'est pas tout. Le jeune Raoul ne peut sauver Toussaint. Il persuade alors le capitaine Lovel de prendre à son bord au moins la jeune Laura et une autre femme blanche, ce que l'équipage des pirates n'apprécie pas du tout. Tandis que le navire gagne la haute mer, le décor est prêt pour la scène finale, tableau dramatique où l'auteure déploie tout son talent de dramaturge. Ambiguïtés et ambivalences de l'intrigue, que le lecteur a du mal à saisir, se dénouent. Le sublime aboutissement peut n'être vu que comme le mélodrame, plus vrai que nature, de la femme méprisée. Mais d'un bout à l'autre du livre, la toile tissée par l'auteure comme le rapprochement explicite de la féminité bafouée et de la révolte de l'esclave, rendent un son de vérité absolue à ce qu'il faut entendre de cet ouvrage.

Jacky rentre chez lui, se marie et s'installe. Mais les deux visages qu'il avait vus chez la sorcière restent gravés dans sa mémoire, « les deux personnes les plus vraies qu'il ait jamais rencontrées ».

BOB LEESON, LONDRES, 1980

CHAPITRE I

OÙ JACKY, FILS DE JOHN JACKA, PREND LE LARGE

Voici l'histoire de Jacky Jacka, fils du Big John Jacka, comme il la raconta plus tard à son propre fils Johnnie Jacka. Mais Jacky était un bien jeune garçon quand tout ceci arriva dans les années 1801-1802.

Le jeune Jacky s'était embarqué à la hâte, comme Big John, son père, avant lui. Il valait mieux à cette époque prendre le large de son plein gré dans la marine marchande, plutôt que d'y être contraint comme tout vaillant garçon au service de Sa Majesté. Tous les Jacka naissaient marins : leurs cheveux du chanvre de cordage, leur sang du goudron de Stockholm et leurs doigts, des épissoirs. Ainsi, père et fils avaient-ils gravi tous les échelons pour se retrouver, après bien des années, maîtres

de leur navire, vêtus d'une redingote en toile fine et coiffés du haut-de-forme. Le vieux Big John Jacka avait pris du service comme simple marin sur les navires de la Très Honorable Compagnie des Indes. Il avait aussi combattu les Français et les Espagnols, les Hollandais, les Portugais et les pirates Dayak. Puis, devenu maître-canonnier avant de se marier avec une demoiselle de Bristol, il s'était installé à Saltash dans une maison aux jolies fenêtres avec vue sur la Tamar. Il avait connu au Bengale le Garden Reach, au Cambodge le temple d'Angkor, en Chine les entrepôts des Hongs. Et dans le vieux Canton, tout n'avait été que bateaux fleuris aux rideaux d'argent, jonques rouge vif aux proues altières, porteuses de thé et petits sampans par centaines ; il avait aussi vu les lourds bateaux-bazars amarrés sous les terrasses en espaliers, face à la cité des Cinq Béliers. Toute une ville de couleurs, de parfums, de musiques aux harmonies inconnues avait grisé le cœur du jeune marin de mille sensations nouvelles.

L'histoire de Jacky était plus étrange encore que tout ce que son père Big John après une bonne tournée de rhum avait pu lui raconter. Bien plus tard, son fils, le jeune Johnnie, sur les mers de Chine sillonnées de marchands d'opium, combattit les pirates d'Orient dans leurs jonques ornées d'yeux multicolores. Maintes fois, il franchit le détroit de la Sonde, brava les typhons et déjoua les

ruses des mandarins en guerre contre le trafic de l'opium... Mais jamais il ne gouta à une aventure aussi extraordinaire que celle que connut son père Jacky Jacka dans les eaux sombres d'une île des Caraïbes.

Jacky avait déjà vécu une drôle d'histoire avant même qu'il ne songe à quitter son vieil ouest anglais. Il y avait une pauvre femme, Tamsin True, qui habitait sur la lande ; c'était une sorcière. Elle aimait bien Jacky, car il avait souvent chassé les mauvais garçons qui lui jetaient des pierres. Joli comme une fille, il s'arrangeait toujours pour déclencher la bagarre, sinon les autres se moquaient de lui et de ses belles boucles blondes : sa tignasse semblait faite des copeaux ourlés par le rabot du charpentier du port. Il avait les joues roses, ses yeux étaient du bleu vert qu'a la mer près des rochers quand elle est profonde. Tous les sarcasmes auraient pu le démolir, mais ce petit gars avait un caractère bien trempé.

C'était en novembre par une pâle journée de brouillard. Jacky souleva une querelle en pleine classe. Son maître lui dit qu'il en avait assez de ses manières et qu'il pouvait quitter l'école pour de bon. Jacky lui lança son encrier à la figure, disparut et, pour se calmer, prit le chemin qui monte par la lande. Il allait passer devant la chaumière de Tamsin quand il vit un attroupement de gens qui hurlaient, brandissant le poing avec force tapage,

telles des mouches noires contre le blanc de la maisonnette. Jacky traversa la lande, les rejoignit. Il y reconnut les mineurs du village voisin. La vieille Tamsin derrière sa fenêtre, livide, semblait à demi noyée dans l'épaisseur verdâtre de son carreau. Sa bouche remuait, marmonnait, mais la rumeur de la foule et la fenêtre fermée empêchaient qu'on l'entendît.

Une jeune femme aux longs cheveux noirs et aux yeux hagards lui tendait son bébé à bout de bras, et elle criait et répétait d'une voix cassée : « Femme, retire ton sortilège ! Femme, retire ton sortilège ! » Tous reprenaient en chœur : « Femme, retire ton sortilège ! Femme, retire ton sortilège ! »... Scène bien étrange. Il s'approcha, regarda l'enfant et eut la chair de poule : le petit était couvert des pieds à la tête d'asticots qui s'agitaient sans cesse, comme de l'eau. Le père expliqua à Jacky que Tamsin lui en voulait, qu'elle avait pris une poignée de terre du cimetière, l'avait jetée au bébé et voilà le résultat, avec toutes ces bestioles rampantes, morbides... C'est pourquoi ils criaient tous : « Femme, retire ton sortilège ! »

Jacky se faufila derrière la maison, entra et dit à Tamsin : « Il faut que tu guérisses cet enfant ! Ils vont s'en prendre à toi pour sûr... je t'en supplie ! » Il ouvrit la fenêtre, s'adressa à la troupe prête à jeter des pierres et annonça que Tamsin allait ôter le sortilège si on la laissait tranquille. Les menaces

cessèrent. Tamsin sortit dans la pâleur du jour, blême. Tous reculèrent et la jeune maman attendit. La vieille récita quelque formule au bébé. Le voilà tout beau tout propre, blanc et lisse. Tamsin avait retiré son sortilège, mais personne ne sut comment elle avait fait. Il y avait des sorcières dans l'ouest de l'Angleterre en ces temps-là. La troupe repartit, légère, et Tamsin remercia Jacky, après avoir eu si peur d'être lapidée. Elle prit le menton du gamin dans ses mains, lui releva la tête, fixa longuement son regard. Il se sentit tout bizarre.

– Que vois-tu, Tamsin ?, lui demanda-t-il.

– Oh, je vois dans le vert de tes yeux de grands navires qui sombrent, et de sinistres actions dans le noir.

Elle n'en dit pas plus, mais lui présenta une bassine d'eau qu'elle l'invita à regarder fixement. L'eau se troubla comme si on y avait versé du lait. Au milieu de ce nuage, il vit un visage basané au nez long, les yeux bleu clair, avec des cheveux châtons tirés en arrière. Il le prit d'abord pour un homme. Puis les vapeurs s'éclaircirent un peu et il vit le cou, les épaules, et s'aperçut qu'il s'agissait d'une femme avec dentelles et satin froncés sur la poitrine. Sa gorge était rougie par le soleil, mais ses épaules étaient blanches. Puis, l'eau de la bassine s'agita, forma de petites ondes. C'était comme la mer, et Jacky ne put obtenir par intermittence que

des visions qui se formaient et se brisaient avec les vagues.

Il vit de la toile blanche qui battait au vent, la mâture d'un navire, des tourbillons de fumée noire sortant de la gueule des canons, les restes en charpie de superbes drapeaux, et puis d'altièrès montagnes vertes traversées de torrents impétueux. Enfin il vit un drôle de visage noir aux yeux tristes. Il en fut si bouleversé qu'il ne put soutenir ce regard. Quand il rouvrit les yeux, l'eau de la bassine était redevenue limpide et calme. Il se frotta les paupières et se tourna vers Tamsin.

Elle lui demanda ce qu'il avait vu. Il essaya de le lui raconter, mais son esprit se troubla, comme dans l'eau de la bassine. « Tu vas faire une longue traversée, mon enfant, lui dit-elle, et tu vas partir tout de suite. » Elle se tut. Jacky pensa au maître d'école, à l'encrier, à son père qui l'attendait à la maison, l'orage dans le regard et l'éclair dans la cravache. Tamsin devait avoir raison. Il retourna chez lui, passa par la fenêtre de sa chambre, fit un ballot de quelques hardes, sauta dans une barque pour traverser la Tamar et marcha jusqu'à Plymouth Hoe d'où il avait une vue qui dominait les navires de la baie. Dans la soirée, il s'engagea sur une goélette appelée le *Piskie* qui partait le lendemain pour les Caraïbes et la mer des Antilles.

CHAPITRE II

OÙ JACKY FAIT LA CONNAISSANCE DU CAPITAINE LOVEL

Le *Piskie* était une goélette de belle allure, d'un blanc immaculé. Mouillé sur son ancre dans le port, sa tonture lui donnait l'air d'un copeau de lune. Le commandant en était l'unique propriétaire. Jeune célibataire, il dépensait comme pour une bien-aimée tous ses gains pour lui. Ses ponts étaient briqués, blancs comme neige, ses cuivres étincelaient à vous brûler les yeux, et ses voilures dans les coffres étaient rangées tels les atours d'une belle en leur armoire.

Sa figure de proue toute blanche ne pouvait figurer qu'une vierge idéale. Les gens disaient que la nuit, à l'abri des regards, le capitaine Billy Constant enjambait le bastingage, se laissait glisser le long des cordages du beaupré et, arrivé à sa hauteur, il

l'embrassait sur les lèvres. Jacky, ne l'ayant jamais surpris, n'en aurait pas mis sa main au feu.

Ce beau navire déploya ses voiles dans la brume d'un matin de novembre. Il quitta le port de Plymouth emportant Jacky. La colline du Hoe perdit de la hauteur puis disparut derrière la poupe. Les vertes prairies du mont Edgcumbe à tribord s'effacèrent à leur tour, et ils furent en haute mer. Dans la soirée, le cap Lizard était derrière eux ; le *Piskie* voguait gracieux, une belle écume blanche à l'étrave. Une douce mélodie montait des soutes aux gréements. Le jeune moussaillon était aux anges, mais il regrettait tout de même que le temps des pirates fût révolu. Il y avait bien des tas de corsaires français à rôder dans les eaux des Caraïbes, et même quelques pirates, mais tout cela n'était rien à côté du capitaine Kidd, de Morgan, du redouté Barbe noire et de tous les héros de ses rêves d'enfant.

Le *Piskie* faisait route sans le moindre à-coup dans les cordages ; élégant, il saluait les bourrasques de toute sa noblesse. Très vite, il mit le cap au sud et, après avoir navigué aux vents d'ouest, il prit la route des alizés et se retrouva libre, porté, triomphant, par la voie royale des courants sud-ouest. Il mit le cap sur le canal de Mona, car il se rendait à Montego Bay avec sa cargaison. Billy Constant donna une petite tape amicale à la lisse de poupe selon son habitude. Il dit au bateau qu'il avait bien

mérité une nouvelle couche de peinture et qu'il allait faire redorer ses blasons pour sa plus belle traversée.

Mais voilà que sous un soleil d'or vers midi, par 26 ° de latitude N et 65 ° 20 de longitude W, la vigie du nid de pie annonça une voile à l'horizon tribord. Bien sûr, ils entraient dans les eaux où quelque corsaire français pouvait encore rôder. Billy Constant examina attentivement l'étranger qui s'offrait à sa longue-vue sur le rebord du monde : ce grand vaisseau à l'allure agressive courait au plus près, bâbord amure. On pouvait voir l'écume que dévorait l'étrave, et constater la vitesse avec laquelle il venait sur eux. Comme le *Piskie*, c'était une goélette, mais de plus haute mâture et, comme dut le réaliser Billy Constant, elle était bien mieux armée. Il appela son second, Mr Nankivell, prit son avis, parcourant nerveusement le pont arrière. L'étranger se rapprochait toujours, son cap, plein est à présent, allait bientôt leur barrer la route. Tandis que maître et contremaître l'observaient, l'intrus ralentit sa course, laissa porter et vira sud-est. Billy Constant et Mr Nankivell se regardèrent.

– Parbleu ! Il nous cherche !, s'écria Billy Constant.

– C'est exact, acquiesça Nankivell.

– Pas de temps à perdre, fuyons !, rétorqua Billy Constant.

Il mit la barre au vent, déploya toute la voilure ferlée et fila sud-sud-est.

La course dura trois heures. L'étranger se rapprochait inexorablement, filant trois bons nœuds plus vite. Sous un ciel d'abord clair comme au plus beau jour, les deux vaisseaux passèrent de cette pleine lumière aux ombres portées des nuages qui tachaient la surface de la mer. Ensuite il y eut un grain, qu'un brouillard chassa alors que le *Piskie* avait bien espéré en profiter pour échapper à son poursuivant. Mais, sitôt le ciel dégagé, l'étranger, gigantesque sur la vapeur de la mer, était là, prêt à bondir dans l'éclat du soleil réapparu. Ses cuivres rutilants lançaient des éclairs de feu. Il fut vite à portée de canon et le premier boulet eut raison du grand mât du *Piskie*, emportant voilure et gréement sur bâbord. Tous ces débris vinrent cogner la corne de brigantine.

Billy Constant envoya des hommes en haut pour détacher tout ce qui restait suspendu. Il cravacha la lisse et supplia son bateau, pour l'amour de Dieu, pour l'amour qu'il portait à son maître et pour l'amour de soi, de montrer de quoi il était fait. Le *Piskie* était fait du chêne au toucher le plus doux, le cuivre de sa coque, propre comme un sou neuf. Hélas, toute cette beauté ne put rien contre l'obus qui l'éventra d'une ouverture si béante qu'une de ses chaloupes aurait pu la traverser. Le boulet suivant atteignit la soute aux

poudres. Tout l'arrière explosa ; et le capitaine Billy Constant aussi ! C'était plutôt mieux ainsi. Il aurait eu le cœur déchiré de voir bientôt son beau navire sombrer par le fond. Les pirates abordèrent la partie avant, pillèrent tout ce qu'ils purent et firent prisonniers les quelques rescapés, parmi lesquels on comptait le jeune Jacky. On l'amena à la cabine, somptueuse, du capitaine des pirates, qui occupait tout l'arrière du château, avec ses fenêtres carrées, ses lambris de riches boiseries. Le soleil se couchait. Sa lumière rougeoyante rasait l'eau et se reflétait sur le plafond, imitant des flammes. Une lueur incandescente éclairait la pièce.

Le capitaine était un fringant jeune homme au visage allongé, au teint mat. Il avait le nez droit, les yeux bleu clair cernés de rides profondes, et le regard innocent de l'enfance. Il ne ressemblait en rien au meurtrier sanguinaire qu'on aurait pu imaginer. Jacky eut le sentiment bizarre qu'il l'avait déjà vu quelque part, mais il ne savait plus où ; question lancinante qui revenait tel le papillon qui se cogne à la lanterne. Le pirate avait de longues boucles d'oreille d'or. Il s'appelait capitaine Lovel, nom de l'ouest de l'Angleterre et Jacky reconnut son accent. Il informa Jacky qu'il ferait de lui son valet, qu'il serait bien traité s'il savait se tenir. Sinon, il connaîtrait les coups de garçette, comme sur tout navire, en fait.

Cette goélette était baptisée *Moonraker*. Le capitaine Lovel l'avait saisie à des Américains après de rudes combats alors qu'elle revenait du Rio de la Plata chargée d'or et de peaux. Elle sortait des chantiers navals de Salem, équipée pour le commerce des fourrures du nord-ouest et fortement armée en cas d'attaques indiennes, ce qui avait bien fait l'affaire du pirate. Sa carène était en cuivre. Elle déployait, sur chacun de ses mâts, des huniers simples, des perroquets, des cacatois et des bonnettes. Elle arborait aussi toutes sortes de fanions. En grand pavois, elle était éblouissante, drapée de fine mousseline de haut en bas. Son beaupré, avec son bout-dehors et sa baïonnette de clinfoc, était interminable. Apiqué droit, on eût dit que le bout de la baïonnette venait par-dessus la vergue de misaine. La coque était entièrement peinte en noir, rayée de la bande blanche des sabords de batterie, carrés et sombres. En combat, on hissait le pavillon noir à la corne de brigantine, comme les pirates dans les livres. Ses lignes étaient plus belles, ses flancs plus robustes qu'aucun autre navire en mer. Et notre pauvre Billy Constant n'avait pu aimer son *Piskie* plus que le capitaine Lovel n'adorait son effroyable *Moonraker*. On aurait pu penser que celui-ci comprendrait l'amour d'un autre homme pour son bateau et qu'il regretterait ce désastre. Mais non, Lovel n'était pas de cette étoffe. Il s'occupait au mieux de son armement et, maintenant, de son

bateau paré pour ses crimes. Il avait embarqué des canons à pivot sur les plats-bords, et vingt-quatre canons bien garnis de boulets, avec mitraille et boîtes à balles. Son gaillard d'arrière était percé de meurtrières pour les tirs de mousquets. Mais aussi, pistolets, piques et filets d'abordage étaient toujours parés pour le service.

C'était un bateau merveilleux à barrer et Jacky, né les mains sur une barre, adorait le manœuvrer quand le capitaine le laissait faire. Il s'en sortait toujours, comme les grands. Il ne voulait pas oublier le *Piskie* ni ce pauvre Billy Constant. Il les pleurait amèrement et se disait qu'il ne pardonnerait jamais au capitaine Lovel cet assassinat. Le souvenir des voiles sans vie sur l'eau, qui noircissaient à mesure que l'océan les engloutissait, comme les ailes d'une mouette blessée, le poursuivait. La piraterie, c'était bien de la découvrir dans les livres. Se battre contre les pirates, c'était amusant... quand on gagnait. Mais jamais il n'avait imaginé qu'ils pouvaient aussi gagner. Cela rendait le jeu plutôt laid et cruel. Cela n'avait plus rien à voir avec le plaisir de la grande aventure. Il était là sur un vaisseau pirate où il serait peut-être amené à prendre part à ses atrocités. De plus, s'ils gagnaient, il devrait assister au meurtre d'honnêtes marins ou à leur mise aux fers. S'ils perdaient, c'est lui qui serait fait prisonnier, et alors il pourrait bien être pendu haut et court à une vergue, comme

un pirate. Tout cela le perturbait profondément. Il essaya de détester le capitaine Lovel, mais il ne pouvait pas haïr le *Moonraker*. Même le capitaine n'arrivait pas vraiment à le haïr. Petit et sec, comme devait l'être tout capitaine, aux yeux du jeune matelot à son service, il avait quelque chose d'effrayant. Pourtant on ne pouvait pas le haïr. Il gardait une distance avec ses seconds, au lieu de la bonne et franche camaraderie qu'on imagine sur un bateau pirate. Il ne bavardait volontiers qu'avec l'un des marins, solitaire et aimable, le vieux Red Lear, maître d'équipage, grand homme barbu, qui avait connu le capitaine tout jeune, disaient ses compagnons. Ils avaient été recrutés, pour leur part, partout sur l'Atlantique, les uns titubant sur les quais, les autres capturés au combat, et d'autres encore simplement parce qu'ils étaient nés voleurs et meurtriers et qu'ils avaient souhaité naviguer sur un bateau comme celui-là.

Lovel fut loyal, ne traita pas Jacky plus mal qu'il ne l'avait promis, et même plutôt mieux. Un jour de gros temps, alors que le second allait lui donner le fouet parce qu'il avait renversé de la mélasse sur son costume en assurant le service à la table du capitaine, celui-ci saisit le fouet pour le frapper lui-même. C'était sûrement pour que le gamin s'en sorte à bon compte, car il sentit à peine les coups. Pourtant ce capitaine était connu pour vous arracher la peau du dos, ou presque. La discipline à

bord était plus sévère que sur tout navire marchand régulier. C'était comme sur un paquebot ou avec la Compagnie des Indes orientales.

Le *Moonraker* croisa encore un temps dans les eaux du naufrage du *Piskie*, à l'affût d'un bateau américain. Il y en avait toujours beaucoup dans ces eaux-là à commercer en tous sens, chargés de riches cargaisons de porcelaines de Chine et d'épices, de cafés et de vins, de tabac et de fer, de chanvre et de toile à voile, de lin, toutes choses bonnes à prendre par quelque moyen que ce fût, licite ou non. Une journée entière, ils poursuivirent un de ces bateaux qui leur échappa bellement, dans un magnifique nuage comme du coton. Il n'y avait pas intérêt à s'approcher du capitaine après un coup pareil : il détestait se faire distancer.

Jacky le comprenait. Il avait prié de toutes ses forces pour que l'autre bateau leur échappât ; mais il était fâché quand même qu'on ne l'ait pas arraisonné. En plus, c'était un Américain et le *Moonraker* était propriété britannique désormais, appartenant à des pirates certes, mais c'était à lui que devait revenir la victoire.